



Gérard Cartier

Soleil invisible

Ce que disent les vents de Philippe Delaveau
(Gallimard, 2011)

Il est des livres que rien ne nous destine, qui nous tombent entre les mains presque par hasard, et si éloigné que l'on soit des préoccupations de leur auteur, qui pourtant résonnent en nous secrètement. *Ce que disent les vents* est de ceux-là. Les noms cités en exergue disent bien les affinités de Philippe Delaveau : Saint-Jean (*Le vent souffle où il veut...*), T.S. Eliot (*Et Dieu dit / Sa prophétie au vent...*) et Jacques Réda : une recherche spirituelle donc, mais nouée au plus concret du monde.

On pouvait craindre, en lisant le titre, que Philippe Delaveau n'ait voulu payer tribut à Saint-John Perse. Hormis une poignée de poèmes plus anciens, regroupés à la fin du recueil, qui cèdent parfois à la manière *persienne* (« *Vents de grande antiquité, derniers-nés sur la mer...* »), il n'en est rien. Le vent n'est d'ailleurs qu'un prétexte, et s'il souffle ici et là, au hasard des pages, mieux que celui qui meut les éoliennes et « *les têtes oubliées* », c'est un vent plus secret qui fait vibrer les vers, celui « *qui confondit les sages* » : une quête de l'absolu sous-tend presque tous les poèmes. On peut être insensible – c'est mon cas – à toute « *traque de l'éternel* », ne pas éprouver le souci d'une vérité supérieure affleurant sous l'apparence, et néanmoins trouver ici son bien. Car la poésie de Philippe Delaveau ne se laisse pas enfermer dans la rhétorique du sacré.

D'autres poètes chrétiens – comment ne pas penser d'abord à l'*ogre Claudel*, selon le mot de Franck Venaille – ont exalté le sens et la beauté du monde, jusque dans sa trivialité, d'autres ont dit *l'assentiment à l'être*. Les vers de Philippe Delaveau disent plutôt le tremblement du sens, l'hésitation, voire l'inquiétude qui saisit celui que traverse un *appel* que les mots ne savent pas nommer et à quoi rien ne fait réponse, sinon de façon furtive et voilée. La vision heureuse qui s'offre parfois dans ces pages se trouble vite. On y sent, insistante, la nostalgie d'une plénitude « *hors d'atteinte des mots* », d'un sens caché qui n'aide pas à vivre :

Paroles venues de l'ombre qui m'habite. J'écoute, je déchiffre.
Comme le scribe enfoui dans les signes d'Égypte,
à la fin je traduis le silence, je nomme, je transcris.
Puis m'en retourne à la vacuité d'exister, comme les autres.

Cette tension est dite dans une langue mobile, ample mais assez souvent faite de brèves notations juxtaposées, d'interrogations, de leçons incertaines, une langue qui semble se méfier du grand lyrisme, à quoi au contraire, à d'autres moments, l'auteur s'abandonne sans retenue – dans une sorte d'oscillation entre une sévérité presque janséniste : « *ces mots si secs : fèves, lentilles.* » ; et l'extase du baroque : « *un grand soleil entouré de sa cour : / citrons durs sur le chandelier de leurs branches...* ». On sait l'importance que Philippe Delaveau attache à la musique (il dit quelque part avoir rêvé d'être compositeur, et la musique était d'ailleurs l'argument de son précédent recueil : *Son nom secret d'une musique*, Gallimard, 2008). On note ici encore sa présence appuyée, à

la fois comme sujet du poème et comme métaphore de l'harmonie perdue : « *Plus de maîtres de chant, plus ce suave / et doux baiser des mots...* ». L'écriture est elle-même d'une grande musicalité, réglée sur un rythme qui joue habilement de la fluidité et de la syncope, et qui ne refuse pas à l'occasion, dissimulée ici et là dans les longs vers qui composent les poèmes, la mesure de l'alexandrin.

Poésie inactuelle, sans doute. Mais qui, comme moi, lit en notant sur son genou pour garder trace de ce qui l'a touché, y a bientôt amplement glané de quoi le satisfaire – même si, pour un esprit incrédule, le mystère de la transcendance peine parfois à prendre forme, ou s'il se cristallise, ici ou là, dans une manière qu'on aurait aimé plus réservée. Philippe Delaveau est le mieux lui-même, me semble-t-il, lorsque l'écart entre l'appel informulé qui monte en lui et l'opacité du monde naît d'une vision réaliste :

Naples

Du linge au-dessus de la rue, pantalons, draps, chemises
des visages de femmes dévisageaient l'histoire
par les fenêtres suspendues à la lumière et ces volets
rabattus comme des ailes d'archanges, bois rongé,
parcouru d'or dans l'air saupoudré d'éternel. Les rues
semaient d'étranges fruits, noueux et crus
et les poissons montés du port sur des charrettes,
nous nous étions perdus dans la circulation des veines,
les cris vains des matrones, le soleil invisible et la putréfaction.

Toute lecture est une façon d'exister un instant aux dépens d'un autre. Plus différent de soi celui qui nous accueille, plus troublante peut en être l'expérience. Le sentiment d'incomplétude à quoi Philippe Delaveau prête sa voix, cet absolu qui ne se laisse pas déchiffrer, la difficulté d'acquiescer au monde, on peut les éprouver en leur donnant d'autres noms que celui du divin. S'il n'y a pas de rédemption, ni ici ni ailleurs, les mots pourtant, comme à leur insu, sauvent parfois un peu de ce qui allait se perdre :

Aucun vers ne sauvera jamais le crépuscule sur les collines,
ni les statues au nez meurtri, ni les oranges
que nous avons cueillies levant les bras dans ce jardin
aux jours dorés d'hiver, aux herbes folles, près de Sainte-Sabine,
(...)